

ERNEST PÉPIN

Amers d'Outre-Mers

À l'occasion de l'édition 2018 du Prix Carbet de la Caraïbe et du Tout-Monde (« Une traversée du monde, solitaire et solidaire »), la revue *La nouvelle anabase* et l'Institut du Tout-Monde sont heureux de présenter conjointement un texte inédit d'Ernest Pépin, *Amers d'Outre-Mers*. Ce texte, mis en ligne sur le site Sjperse.org et sur le site de l'Institut du Tout-Monde, sera édité ultérieurement en version papier dans *La nouvelle anabase*. Il nous est généreusement transmis par Ernest Pépin, président du jury du Prix Carbet. Qu'il en soit chaleureusement remercié.



© Ernest Pépin. Photo Loïc Robinot



PARABOLE DE LA MER...

1

J'invoque la mer et son audience funèbre et l'odeur violente de son acclamation.

La mer qu'agite un remords très ancien et qui s'engouffre dans le livre de ses voiles.

Mer de bonne alliance et repue d'amnésie pour qui fut témoin du crime.

La foule n'était point aux ripailles mais avide seulement de chair comme une femme qui se pâme devant l'étoffe neuve aux doigts de l'amant.

Montrez dit-elle, tendant une main impérieuse, ce nègre d'eau salée qu'il me plaira de multiplier ou de mutiler.

J'invoque la mer et son tumulte d'insouciance à l'arrivée des îles levant haut des falaises assaillies d'oiseaux sacrés.

Et nous voilà, hommes des mers, prisonniers des labours et des caprices du fouet, retournés au commencement de l'enfance aux servitudes du vaincu, à la noblesse des mornes.

J'invoque la mer gardienne de la coupure comme qui dirait une guillotine ou les incisives d'une matrone sur le cordon ombilical

Les vagues ont fait leur révérence pieuse et des peuples s'agenouillèrent malgré leur nudité et l'éclat de leur sexe.

Et ce fut comme un piège bordé d'écume sanguinolente et nul ne devait s'en retourner dans la terre d'avant confiée à l'arbre de l'oubli.

J'invoque la mer comme une longue chaîne aux pieds des îles, comme une frondaison majeure et jalouse, comme une femme mettant au monde un soleil noir dans un grand cri jamais éteint

2

Mer intime où le désir fait sa ruche sans se soucier de l'inquiétude des nuits, ni de la ronde du malheur, ni de l'exil des étoiles que nous confondions avec des fruits.

Et l'homme aussi gonfle sa mer aux portes de nos plages.

Bélier incestueux car après tout nous sommes frères et sœurs de même misère.

Et des femmes de sucre effaçaient sur nos lèvres ce goût de mer fouettée jusqu'au sang.

Nous faisons commerce d'avenir et d'amour portant sur notre tête un siècle infâme à nom de crime.

Elles se creusaient comme des berceaux, gonflant leurs seins d'amertume malgré le souffle du plaisir et la foudre nuptiale.

Et celles qui parmi nous accueillirent le maître, celles là seules connaissaient la profondeur de ses yeux, le bleu de son désir et l'autre face de sa piraterie.

Et qu'il soit dit que nous fûmes escortés des pleureuses divines.

Et qu'il soit dit que nous fûmes la seule barque sans retour, la seule solitude des plantations

3

J'invoque encore la mer et son concert d'étoiles et ses mille paupières d'écume et ses vagues ouvertes par où s'évade mon histoire.

Mer qui soulève les matins dans des casiers de lumière et qui dédie à l'inventaire des poissons ses parures d'arc-en-ciel. Nous les nommons chat, cardinal, bourse, coffre et tant de noms détournés des dictionnaires.

Qu'ils s'accommodent à nos palais comme autant de recettes chargées de sel et de piment, de bois d'inde et de citron vert. Qu'ils s'accommodent tel un rituel amérindien.

Mer de maman dlo qu'ailleurs on chante Yémaya. Peuples de sirènes et de migrants venus du fond des cales.

Je n'ai foulé le sable qu'en dissidence, hélant tambour à la rescousse, tressant la paille de l'oubli comme une terre rapportée, comme un galet d'histoire souterraine

Je n'ai foulé le sable qu'en dissidence, hélant canot sur le rivage pour la multiplication de son miracle quand midi presse le lambi de rendre sa glaire de onze heures.

Ce monde sans femme hormis aux heures du bain démarré. Bain renouvelant le pacte d'eau salée et la promesse de survivre en ce pays nouveau où les raisins violets vont au bord de mer.

Jamais nous ne chantâmes ce monde de mer et qui fut dédaigné par les mornes. Nous lui baillions dos songeant à ses manières de mégère ou de sorcière. Monde sans arbres et sans totems tout sculpté de squelettes. Nous tournions dos à ce trafic de nuits salées...

Ce ne fut mer de conquête mais d'arrivée au bout des voiles. Mer de grandes peines grinçantes quand l'homme en nous perdait sa langue d'homme et jusqu'au nom de sa mère.

Ce fut mer d'un langage des langages mêlant les dieux à d'autres dieux, égrappant les tribus et ne laissant que l'angoisse individuelle et la terreur du voyage. Ce fut mer de Babel, de langues sourdes et inutiles, de mutisme soudain et de signes contraints, de langues sans visages pour modeler l'espérance

Et nous fîmes langues de toutes langues volant à la mer des souffles de conques et des mots brûlés de sel et d'îles à venir. Langues en marche vers des langues inouïes, vers la calligraphie des îles. Langues de sable !

4

Et nos pêcheurs sont paysans de mer, comme les mains des îles en balade sur l'écume et qui s'en reviennent avant la nuit tombée et l'heure des esprits. Hommes des bordures et non des profondeurs, naviguant entre les héritages de tant de peuples et les pulsations d'un rêve nomade.

Et nos marchandes n'ont cure de la mer qu'elles portent en elle comme une houle incendiée. Allant à la criée des bourgs annoncer la nouvelle, portant sur leur tête des morceaux de mer dans un panier d'osier tapissé de feuilles vertes. Mais de mer, elles ne font point mention tandis qu'elles cassent un cri aux alentours des mornes.

Nous au couchant c'est le soleil que nous voyons tomber d'un poids de roche écarlate. C'est l'horizon que nous voyons cligner telle une paupière lasse et nous sommes de retour dans nos cases pour traverser la nuit non point en marins, malgré le tangage des ombres, mais en naufragés agrippés à l'îlot de nos lampes.

5

La mer en papillotes roulant la tempête de ses muscles, roulant les tonneaux de ses vagues, roulant ses cigares d'écume et nous laissant livrés à la vindicte des cyclones

Je dicte à cette mer, à la page froissée de sa colère, à sa peau fripée, bosselée comme un steel-band, à son front de bélier, la prière des mornes ouverts à l'appel des conques.

Caillots d'îles sans charité de mer... Des hommes venus de l'autre bord ont célébré leur magie et les femmes ont campé dans les frissons du désir.

Je les vois, tout à la proue de la nuit, avec leurs manières de reptile, creuser aux hanches de la mer une danse divine pour recréer le monde

Point de villes hautes mais des hommes cousant des points d'îles, occupés aux travaux des pirogues, mais des femmes silencieuses occupées aux travaux de vannerie rêvant d'une île ancienne, à son lit de varechs, à son collier d'étoiles, à ses promesses vaincues par de plus fortes épices.

Point de villes hautes mais l'émotion pure de la mer et sa veille comme un chant lourd gorgé de pleurs à l'annonce des hommes blancs aux yeux pointus comme des flèches.

Ces hommes sans goût et dont la peau s'effeuille et dont la langue roule d'étranges cailloux sonores. Voici qu'ils apparaissent comme des dieux affamés et sans femmes. Des dieux d'un autre ciel et qui pourtant peuvent souffrir et saigner.

Qu'ils s'en aillent ! Nous leur donnerons tout mais qu'ils s'en aillent avec leurs îles en bois et le souffle putride du malheur !

6

Dans les replis de la mer l'histoire nous guette. Son regard s'est brouillé à l'appel des peuples. Sur l'épaule des vagues tremble la mélancolie des terres lointaines. Et la mer soupèse d'un geste d'orfèvre le poids des étoiles et la maladie de l'or.

Mer de l'ineffable. Mer de l'incurable. Mer immuable comme le tombeau des dieux et qui lave à nos pieds les archipels tombés de la main du soleil.

Il nous est souvenu de nations illégitimes à la croisée des eaux et de mer complice de notre nudité et de mer adverse rongéant le sang de nos femmes.

Il nous est souvenu d'un débarquement de bétail et d'une puanteur de cales.

Il nous est souvenu de notre naissance qu'aucun chant n'a jamais saluée.

S'en souviendront nos fils, à face de métis, de cette couronne de corail qui fut pour nous couronne du deuil.

S'en souviendront nos fils de ce recommencement, de cet ensouchement quand tinte au cœur un bracelet d'îles, quand monte au cœur le sel du conte et l'encre de la rage.

Ô mer de rupture, accoucheuse d'îles et qui fredonne un chant de sirènes et dont le rire renverse la mémoire des langues d'antan.

7

Gouverneurs du désir et des choses tues au versant de la chair. Louées soient celles qui, à nos côtés, affrontent la mer des cannes, reins amarrés de toiles usées, la tête déjà branlante des visites nocturnes. Servantes du jour qui va et servantes des nuits volées.

Ce sont nos femmes de misère, privées d'amour mais renouant l'alliance aux houles de leurs hanches, levant aux siècles à venir un peuple qui déferle dans un songe nouveau comme des étoiles nouvelles dans la nasse des nuits.

Ce sont nos femmes portant le cri tiède des anses et qui dérobent sans muselière le contentement d'un vrai plaisir. Marquées au fer du plaisir par les divinités des mers. Femmes que l'on veille de jour en brandissant le fouet et toutes les armes de la soumission.

Ce sont nos femmes maniées et remaniées et qui n'avaient que la danse pour voyager. Femmes luisantes et ferventes parmi les sons du soir et la carapace des tambours. Vivantes de toutes les vies telles feuilles sous la pluie qui s'ouvrent à l'espérance.

Et dans nos cases étroites les affaires du désir n'ont point de maître. C'est à la terre que nous confierons ce goût de liberté que l'herbe seule peut comprendre ou bien les bois en marche vers les hauteurs inquiètes.

Et ces visages que l'on dirait avide de la plus noble soif boivent la liberté comme l'encens des mornes, le ruissellement de la chose obscure et humide. La liberté est une question et non une réponse clament nos femmes en plantant un placenta.

8

Ô mon amour, je t'offrirai ce ventre de morne au loin des chiens et tout ce miel d'abeille libre loin des anneaux du maître. Je t'offrirai la courbe de cette première nuit plus ronde que toutes les nuits comme le fruit du tambour et la montée du souffle aux lèvres de la conque.

Que ceux qui nous ont déportés sachent que nous prendrons racines et que notre rivage est celui de l'essaim qui reconstruit sur l'écorce nouvelle. Que ceux qui nous ont déportés sachent que nous ferons un pays de toutes ces terres souffertes et que nous traverserons la terre entière à dos de volcan.

Qu'ils sachent ceux-là que la rumeur du large berce nos frontières mais que nous nous remettons de ce mal de terre et que toute terre est immense quand on la plante au fond de soi.

Nos femmes marronnes ne se sont point ouvertes. Elles ont fermé la conque de leurs poings. Elles ont fermé leur pagne comme un drapeau en berne et, de leur nudité seule, ont répondu de la mer.

Hantées, elles furent de cauris sacrés, nous enseignant la force de leurs membres et l'œil farouche de leur sexe. Fantasma d'un royaume retrouvé sous les feuilles. Nul maître ne pouvait se réclamer de ce goût d'igname tendre et de ce toucher de sable noir.

L'époque était telle que les pierres chantaient, que chaque voyage de la main parlait du dernier voyage, que les seins de la mer se gonflaient de nostalgie.

L'époque était telle vous dis-je que la femme étalait sa lumière sur les fastes du couchant.

Et il fallait aimer plus qu'aimer veut dire dans la forêt des cicatrices ! Préserver l'étincelle de l'œil comme un feu que l'on souffle. Elargir

l'oreille jusqu'à l'horizon hostile et s'agripper à la rosée de la femme
aux formes d'île réincarnée.

S'abandonner aux marées lumineuses
Toujours grimper plus haut sur l'échelle des vents
Et sur le banc du soir refaire la main de dieu
Donner à la nuit une parole qui refonde la chair
Soulever les paupières d'un pays caché
Et tout pendant aimer l'arbre et la terre
Se souvenir qu'il faut aimer malgré tout
Aimer la mort qui aboie
Aimer la vie
Aimer la femme qui est toujours notre pays natal
Aimer le sang du jour, la liberté du jour, tout ce qui descend du ciel
en poussière d'étoiles
Aimer la couleur de l'homme qui tourne en rond sur la terre comme
un insecte sans ailes, comme une mer blessée dans ses langes.

9

Je vous écris de la mer qui semble une peau écorchée
 Je vous écris d'un squelette de noyé
 Je vous écris d'un tonneau de salaison
 Je vous écris d'un grand voyage au fond des cales
 Je vous écris d'un exode pourchassé de requins
 Je vous écris du galop de l'étalon et de la requête du pur-sang
 Je vous écris du lustre des lucioles
 Je vous écris des hautes dunes de la mer
 Je vous écris de l'exclamation de l'homme, de la tempête aux doigts
 de fouet, de l'embryon qui se dilate, du placenta qui engraisse l'arbre
 Je vous écris l'offense et la bonne nouvelle qu'apportent des
 bourgeons sous-marins
 Je suis un homme à peau de mer
 Je suis un homme serpent de mer
 Je flotte
 Je tangué
 Je craque
 J'épouse la litanie de la mer
 Je suis un navire enflammé par son passé
 Croyez-moi
 Aucune mer ne m'a défait de la paume de ma main car je suis la main
 du monde
 Je suis le sablier du monde
 La sève qui tisse le cocon de l'arbre
 Je vous écris de l'empreinte d'un linceul
 Du tourbillon du deuil dans une bouche que l'avenir console
 J'ai la vertu de pardonner toutes les malédictions et j'envoie à la mer
 le nom de mes ancêtres
 Qu'ils se lèvent et apposent le sceau de l'arc-en-ciel

10

Et je vois un pêcheur qui se noie dans le rouge du soleil. Il n'a jamais su nager et ses jambes sont trop lourdes d'avoir porté la chaîne des siècles. Et ce qu'il voit au loin c'est une nasse verte, un lieu où la terre a jeté l'ancre.

Et je vois ceux qui s'en vont à Miquelon comme on s'en va aux contes, les bras chargés de récits de légende, le cœur alourdi de peurs. Ils s'en vont roder au large pour grignoter la mer et s'ils ne reviennent pas priez pour eux !

Et je vois une mère ouvrant la balance de ses bras. Elle crie Bon Dieu, miséricorde ! Ses deux enfants sont morts. Leurs corps ressemblent à deux souches brûlées. La mer les a repris. La mer les a remis.

Et je vois dans un matin d'écume rose, une barque qui s'éloigne. Elle soulève son museau pour renifler le vent. La mer la soulève comme une enfant craintive tandis qu'elle époinète sa flèche comme le bec d'un oiseau marin. Et le ciel picoré de nuages ouvre l'éventail de ses doigts. Le jour a levé plus haut sa nasse tutélaire.

Et je vois le retour quand affluent les marchandes de poissons. Elles dictent leurs commandes d'une voix impériale et complice. Elles ont porté l'amant, elles porteront la mer. Elles connaissent la gravité tendre de celui qui nourrit le jour et qui se nourrit de leurs nuits. Et c'est dans leur démarche comme une vibration de mer, comme une vague turbulente dans un festin de lumière, comme une fierté, une arrogance de femme comblée par le butin de la mer.

Et j'ai vu des après-midi effilés par la brise. Des moments immobiles dormant dans les filets que l'on recoud. Des moments de paroles

douces et d'audiences sincères. Les arbres poiriers lançaient la bénédiction de leurs fleurs violettes. Tout se calmait même la mer que veillaient de très haut les phares paisible des cocotiers. C'était l'heure de la paix et des paroles basses et des propos de pêcheurs besognant leurs casiers.

11

Nul ne parlait de la mer sinon de choses maudites, de la déveine qui charroie, de la bécune ou du requin, de maman-dlo aux yeux verts et du ruissellement de la folie, des voix que l'on entend pleurer dans la nuit comme des enfants abandonnés, du grain blanc qui aveugle.

Mais de poésie, il n'en fut question...

Nous n'avons pas rêvé des îles ni pressenti des villes neuves. Les conques ornaient nos cimetières et l'écaille des tortues luisait dans les cheveux de nos femmes. Nous sommes de mer frugale et sans déploiement de gammes. Le sourire qui flotte sur les eaux ne flatte point nos faces dessouchées.

Il n'est de mer dit le vieux que de nid de cyclones. Il n'est mer qui ne soit un carnaval en marche vers l'excès de sa chair, vers l'érotisme de sa chair. Il n'est mer qui ne gouverne les étoiles et qui n'aille rendre hommage à la croix des vainqueurs. Nous les vaincus, nous avons nos chapelles, nos processions de marins et nos superstitions. Il n'est de mer sans prophétie d'ailes et de voiles en allées.

12

Mais la mer nous encercle au plus étroit. Nous sommes sa servitude et l'ancrage de son luxe, l'alcôve de ses amours et le relais de ses songes.

Mais la mer nous encercle comme une armée qui monte la garde, comme une chevelure autour d'un visage.

Mais la mer nous encercle et fait de nous une flaque résiduelle qui pare sa solitude de pensées du grand large.

Mais la mer nous encercle de ses anneaux de braise et quand elle nous dévisage elle nous tend ses rides.

Mer au galop, geôlier des îles, ton corps ramène les pays d'avant. Jamais l'Afrique ne nous a réclamés. Nous sommes des enfants perdus, orphelins, dont le passé s'est dissout dans la mer. Des enfants de la traversée et nous avons fait du camp des réfugiés un autre pays natal que la mer surveille comme une lignée de mutants.

13

Je n'ai jamais été marin
Je n'ai jamais étendu mes bras sur le monde mais j'ai reçu le monde
dans mes bras
Je n'ai jamais conquis des terres
Je n'ai jamais fondé d'empires
Je n'ai jamais aimé le gouvernail et ma seule boussole est la boussole
de mon île
Je suis de la fosse abyssale
Je suis de la fosse commune
Je suis l'homme premier
Le premier des hommes déracinés
Le mutant aux yeux emmêlés
Et je prends parfois la couleur du sable
Et je soulève le ventre des mornes
Je suis l'homme maquillé pour les cérémonies du métissage
J'ai aussi le mal de mer
Je danse sur l'horizon et je me referme dans ma coquille
Je suis un fruit de mer utérine
Une algue qui s'accroche au ciel
Je suis un ban de poissons volants
Je suis la bouée des oiseaux migrateurs
Je n'ai jamais été un marin
Mais je sais parler à l'oreille de la mer

14

Et vous mes îles aux temples de la mer, mes îles pauvres où souffle l'haleine des guerriers et l'orgueil d'être libre, ouvrez la ronde que je m'installe à mon aise comme il advient d'un retour au bercail.

Et vous mes îles consanguines comme une grappe de mangues, ôtez le masque du dédain, je ne suis qu'en retard à la table des nations. La liberté n'a pas de montre, elle est un éclat de rire quand la mer allume ses oiseaux.

Et vous mes îles, mes voisines, je mettrai ma main dans vos mains comme un soleil complice et la boucle sera bouclée. Je mettrai ma main sur vos épaules comme un frère de combat.

Nous chanterons dans toutes les langues, un chant de mer chaude

Nous chanterons de la salsa, du reggae, du calypso et du zouk

Nous chanterons les rires des dauphins

Et de nos doigts naîtra l'étincelle du temps

Car mon pays c'est notre mer

Notre hamac entre deux îles

Notre continent désassemblé

Ce sont nos langues recomposées

Et nous parlerons longuement de la mer comme d'une amie

Et nous lui offrirons

La clé de nos visages

Et la forêt de nos bras

Nous lui offrirons une robe de sable

Et le parfum de nos femmes

Et vous mes îles belles comme des châteaux de mer, donnez-moi mon tour de garde

Je vous dirai c'est à mon tour de garder et c'est à mon tour d'aimer la mer qui nous relie comme les pages d'un livre ouvert.

15

Il n'est de mer que de femme dit le sage. Il n'est de mer que d'îles dit le géographe. Et ce disant ils déchiffraient ma face d'outre-mer. Ma face d'homme où s'emprisonne la lumière d'aimer.

Il n'est de mer que de femme.

Je connais cette navigation qui franchit la barre de l'extase et qui de tout bleu fait une nuit et de toute mer une antichambre du plaisir. La femme donne à satiété ses bulles d'étoiles, elles-mêmes errantes. Et l'homme pétrit la pâte fine de l'amour. Les mains du vent polissent la mort avec son âme de servante et nul n'a prédit ce tournoi d'aigles toutes voiles ouvertes sur le champ de bataille des amants.

Et l'homme contemple tel un prince son propre vol au-dessus de l'orage. Il se découvre l'artiste de cette mer intègre et qui fait don de sa brûlure. Et monte en lui une sève de pure poésie. Et monte en elle l'intimité de la lumière et l'éloquence lascive du divin.

16

Cette mer est une nation et cet amour aussi où flambe l'île. Tant de souffrances les ont mis au monde afin que naissent les légendes. Il en est ainsi de la chose démarrée, la chose gardienne de l'an nouveau que l'on dépose comme une offrande aux divinités de la mer. Et là-bas, en l'autre bord, le même rituel honore ceux qui sont partis sans l'anse d'un nom.

Et l'amour en ce monde créole sème ses notes multicolores. Celle qui tissait la mousson ou celle qui replantait la forêt ou celle même mouillée de neige, toutes ont fasciné les dieux jusqu'au profond des cases sombres. Et l'arôme était arôme de mers mêlées. Désir sans lassitude et qui cherche son chemin de lumière, étouffant le cri de l'ombre, cédant le pas à l'irruption des eaux. Tu dis la mer, affirmaient-elles, mieux que les contes de marins.

Et l'amour en ce monde créole, arrête les vents du racisme, multiplie les souffles des amants et met l'abondance au cœur de l'homme. Voilà, je m'abandonne sous la poussée des vagues et soudain je te ressemble. Tu as le son du ciel qui prend congé du malheur, d'un ciel tendre et urgent à perdre haleine dans nos voix. Ce que nous avons recréé, c'est l'amour qui nous l'a légué. C'est par l'amour que la mer est véritable, que l'île est délectable et que la femme peint le monde.

17

Il n'y avait pas de nom pour nos enfants. La mer avait prévu l'amour mais pas l'inédit. Qu'était-ce donc ces formes nouvelles nées de nos rencontres honteuses ? Qu'était-ce ? Comment les nommer ? Où les mettre ? Nous avons inventé des noms hybrides. Des noms comme mulâtres, chabens, et pour les autres nous avons dit bâtards, de peur de détacher le fruit de sa branche.

Nous voulions dire comme l'ombre du même mais le même n'était plus possible. Le monde se mélangeait en nous, prolongeait sa dérive génétique. Notre amour donnait sur l'inconnu. Car qu'est-ce que l'homme sinon un métis ? Ceux qui se vantaient de races pures surent qu'ils étaient de la race de la mer.

Et c'est cela que fut la mer en nous non la conquête d'une autre rive, non l'asservissement des autres peuples, mais la ferveur d'engendrer et le besoin d'édifier.

Et c'est cela que fut la mer en nous : le tourment du divers ! Parole imprévisible à la mer dédiée, nœuds d'amour librement dénoués au champ des îles. Que n'ai-je dit au champ de la femme.

Car toute femme est une mer....

Avif sur le bûcher, telle une proue, j'ai recoiffé la mer, tenu ses vagues en laisse.
Et la mer s'en allait aux réminiscences du déporté, cherchant dans les courants un continent perdu. Elle n'entendait que l'écho d'une porte que l'on ferme dans les lointains du monde.

Mer sans caste, j'ai tenu haut laalebasse sacrée. J'ai vu rouler le désir tel un tonneau rempli d'éclairs, comme un rouleau pétrit l'insurrection de sa force.

Ce fut en moi récit de mer dans la chapelle ardente de mon corps. Ce fut en moi litanie de mer à l'assaut de mon corps. Et je tins ce langage démarré en haute mer, recourbant l'horizon à la manière d'un ventre aimé. Langage plus que solennel en quête d'un nouveau monde, à l'emblème de l'amante. Langage de prophétesse rythmant les sillons du plaisir.

Que nul ne meurt qu'il n'ait aimé dit le Poète. *Que nul ne meurt qu'il ne soit libre* dit l'homme en ouvrant l'écharpe de la mer. Que fut amour en ces temps révolus sinon un goût de cannes volées au maître ? Que fut amour sinon l'urgence d'aimer aux lisières ?

Voici l'amour comme un lierre sur ma chair, l'amour aux bras de pieuvre enlaçant la nuit libre de rêver.

Voici l'amour aux portes du temple jouant son jeu de mer et de tambour exaucé.

Et moi l'amante plus douce qu'un nuage, je briserai ma source à l'heure de ta soif et je te guérirai avec mes doigts de mer.

19

Et voici le chant de l'homme !

« Celle qui me guérit marche pieds nus sur le sable de ma peau. Elle est maîtresse de la lune. La dormeuse inspirée que visitent les Esprits et la frotteuse aux gestes de mer. Elle cueille des plantes miraculeuses et soigne les blessés du passé.

« Celle qui me parfume d'essences vertes et qui me reçoit dans son bain et qui prononce mon nom caché, a l'éloquence de la vague et la force de la foudre. Pour elle, j'ai mission de refonder l'homme en moi.

« Celle qui fend la mer de sa plainte et qui soulève la terre de son cri. Celle qui fait signe aux îles de panser le soleil et de gonfler leurs voiles. Pour, elle je jetterai l'ancre dans la tendresse et le chaos du monde nouveau.

La pluie s'émiette sur les tôles et donne l'alerte à l'amour. Nous brûlons, temps de récolte, la mer entend nos cadences et soulève ses jupons. La mer entend nos cadences et baisse la tête sous l'affront.

« Celle qui comprend mes fureurs et me traverse comme une guerre. Celle qui met le pardon à ses lèvres et à qui je pardonne d'avoir subie plus que moi. Femme quotidienne, ton corps est une nation toute neuve. Quel madras nous a noué la fleur de nos sens ? »

20

Je suis la mer qui respire le temps. Je vais dentelle au front. Je lis la paume de l'horizon. Je suis l'archet des îles. Je sais me blottir aux aisselles des mangroves et caresser la harpe de la pluie.

Le temps tisse le temps et la mer tisse la mer. Je suis ce que je suis mais dites seulement que j'ai arrondi le monde. Pour recoudre mes balafres d'amazone, j'ai donné mes doigts au vent.

Les îles s'entrechoquent comme des navires de plaisance dans le port. Elles vont et viennent comme des pacotilleuses lassées d'attendre les vents favorables. Mais dites seulement que j'ai agrandi la couche des amants.

21

J'écris que la mer est le vrai lieu du monde. J'écris que sa parole est un miroir et qu'elle effeuille les îles pour en faire un livre de chevet. J'écris sur la page du divers. Chaque mer est un poème, une tragédie ou un refrain. Chaque mer porte la terre sur sa tête et nulle mer n'est une solitude dans l'archipel de sa joie. Finirons-nous de lui répondre ? Mer éblouissante où respirent tant de morts. Mer aux cheveux défaits comme ceux d'une femme après l'amour. L'indicible nous foudroie car nous sommes en pays de souffrance. Convertir ! Convertir ! Tel est le mot de passe. Tel est le secret ! L'inextricable tourbillonne et nous avons besoin de clarté visible. Des millions d'îles nous appellent à étreindre l'univers. J'écris que la mer a toujours raison...

22

Il est des mers de haut lignage et qui marchent en haillons le jour de leurs noces. Elles ont rendez-vous avec les falaises. Elles arrivent toutes nues comme des femmes lubriques imbibées de liqueurs, parée pour le festin...

Il est des mers pétillantes comme des courtisanes au seuil de la chambre. Elles se pavanent au loin, on dirait des danseuses de flamenco, des gitanes glorieuses. Elles frappent à la porte des couleurs et s'offrent à la vie comme des putains. Elles dansent agitant l'éventail des vagues comme un jeu de cartes dans les mains d'un magicien. Elles dansent sans mesure ni retenue, femmes saoules, et l'homme se prosterne devant leur sabbat ...

Il est des mers très anciennes venues du premier monde et du premier matin. Elles parlent une langue d'astres lointains du temps où l'homme n'était pas né. Elles n'ont jamais conçu des îles et encore moins des continents. Elles sont comptables des plaintes de l'univers. Plaintes de femmes-étoiles et plaintes d'amantes dans la jungle du plaisir. Plaintes aussi de l'homme déporté loin de son humanité. Elles cousent le temps au temps sachant que l'amour ne connaît pas de trêve. Il change d'habitation, de visage, mais il ne meurt jamais. Les mers portent ce cri de l'Eternel. Et moi, je porte aussi cette lanterne aveugle.

Il est des mers qui pétrissent les îles. Elles ont les mains ridées et obstinées des matrones d'antan. Elles ont les mains larges qui ressemblent aux feuilles d'arbre-à-pain. Elles roulent en marmonnant le cigare de l'île. Soudain, elles éclatent de rire...

23

Mer aux yeux de verres, chevauchant tant de ports dépravés, j'entre dans ta cathédrale où nul ange ne m'attend sur tes vitraux, mer arrogante dont je connais la cavalerie et le triomphe martial ; la vie bouillonne, le monde est là comme une éponge gonflée d'allégresse ; mer qui ressasse et remâche, la même histoire bleue comme l'émail.

Mer qui ricane de ceux qui ne savent point coudre le monde entier à leurs regards. Les boutons d'îles à leurs cicatrices...j'enfourche tes dragons, ceux qui crachent des flammes et ceux qui avalent le soleil. J'enfourche ta poésie... les mots m'emportent sur la page du ciel sous-marin car aucun ciel ne peut se passer de mer, car aucun ciel ne peut lasser la mer...

Mer pommelée et qui saigne pour nous et qui transmet aux quatre coins la moisson du monde, la sueur des continents. Ainsi voyagèrent les cathédrales, les universités, les nations ataviques, les hommes aux mœurs étranges, le café et le sucre, les contes et les légendes, la cruauté et l'exploit.

Mer illuminée et soyeuse et toute de plénitude. Riche de sa chronique. Les poissons volants se donnent l'accolade. Un paquebot pleure tel un lustre dans la nuit. Il ressemble à un escargot sur un mur vivant. Qu'emporte t-il au loin qui ne soit plein d'espoir ? Qu'emporte t-il au loin qui ne soit l'avenir ? Le passé meurt dans la fumée, flotte dans les nuages, c'est alors que nous pleurons d'être partis et que nous faisons l'inventaire du départ...C'est alors que nous pleurons en demandant pitié à l'avenir...

Et le monde devient triste comme un harmonica...

24

Parfois juste une guirlande sur la plage lèche un cocotier. La mer dans un soupir vomit sa crête. La mer aux couleurs d'aquarelle se repose de son délire. Babel écroulée, elle fait le compte de ses ruines comme une reine abandonnée dans les dédales de son empire. Serpent repu, elle dort bercée par son propre ronflement. Tête cerclée de croutons d'écume, elle ne veut pas se souvenir et invite l'amour à honorer la vie. Les nageurs s'éparpillent, douce jouissance. La mer tend ses lèvres à un rocher que l'on nomme Tête à l'Anglais. Un rocher têtu qui ressasse le conte des guerres coloniales.

Les îles alors, croyait-on, étaient des pages vierges. Des fourmis sans maître. Des crottes vertes, vestiges d'un combat des dieux.

Les îles, croyaient-on, ne parleraient jamais...

L'amour écoute aux portes et la femme se tourne sur le dos tel un vent plus salé. Elle savoure la paix de toute sieste et de toute tendresse. Le coquillage de son sexe rempli d'un clapotis de mer.

25

Nous ne sommes plus esclaves... Nous sommes les racines des mangroves...Miroitements des possibles de la mer, fidèlement ouverte à son horloge.

Îles phosphorescentes aux ailes de lucioles, frémissantes femmes harcelées d'odeurs de mer, comme une grande contagion de lumières et d'odeurs pleine d'amour.

Voici le temps des hommes ajustant leur visage aux promesses de la mer, bandant les muscles de la mer.

Ils savent que le sable du passé sèche et s'effrite sous les doigts, que la vie réprimande ceux qui ont trop de mémoire. Il ne s'agit pas d'oublier mais de métamorphoser l'oubli puisque jamais rien ne se répète de la même manière.

Je vois partir au loin ce continent, cette première souche, cette ombre qui fut mon ombre.

Je vois partir au loin...et ce départ me construit...Point de fétiches...Des traces dépolies...

Oui, *la mer est une question harcelante* mais qui donc a la réponse ? Qui donc ?

Un jour nous sommes partis sans bagage. Il a fallu tout mettre dans la tête et dans le cœur. Depuis nous errons, le manège de la mer continue de tourner inlassablement et nous errons. Racines flottantes. Mandingues délavés. Nous sommes enracinés mais nous errons dans l'incroyable malgré l'exubérance du paysage.

26

La mer tressaille de plaisir. Elle a le parler franc des femmes du marché. L'odeur des poissons sur la table des pêcheurs rassemble le matin autour de la darse. Et le matin prends le pouls de la mer comme un médecin inquiet. Les oiseaux jettent l'ancre de leur cri. La ville brille soudain, astiquée par des nuages blancs. En même temps une tristesse parle dans sa gorge. Pourtant tout vibre... les vagues des toits et la ruche du jour. La mer regarde son peuple, aux mains vides, et lui tend l'horizon comme un drapeau.

L'amante tressaille de plaisir. Moi, la mer, j'accorde ma guitare à sa polyphonie, à sa cambrure, à ses rames, à l'approche de ses feux. Voilà qu'elle se noie lentement, doucement, comme une pierre polie par la luxure, comme une proie que j'avale.

Voilà qu'elle monte la gamme et qu'elle affole le monde et qu'elle nomme le monde comme il ne fut jamais nommé.

Moi, la mer j'en fais un chœur, une fermentation d'écumes. C'est moi qui défaille en elle comme une natte turbulente sous l'étoffe d'une coiffe. Ferveur de mourir. Effroi de tant mourir.

Je ne sais plus qui de l'amante ou moi a poussé cette note sidérale. Que nous ne soyons point blâmées ! L'intensité est notre vocation ! Qu'elle fasse que nous soyons toujours libres de naviguer !

Tiens-toi l'homme à l'affût de cette note qui explose la noix du soleil et mérite cette liberté de nos accords.

Réjouis-toi ! Réjouis-toi !

Il n'est amante qui ne soit à l'orchestre de la mer. Réjouis-toi du mamelon et réjouis-toi des fossettes ! Réjouis-toi du flot ! Réjouis-toi du flux ! L'aigle du plaisir déploie ses ailes avant d'honorer sa proie. Réjouis-toi de tout ce qui s'élève et de tout ce qui plane et qui fond d'un seul coup au cœur de la passion. Et ne crois pas que la mer ne plane pas !

Qu'est-ce cette corrida ? Ces milliers de cornes dans la savane bleue. Et tous ces flancs souillés comme des barques éperonnées. Toutes ces barques renversées. Toutes ces femmes clouées par l'œil de l'amant. Toutes ces femmes terrassées par le poids de l'amant. Et l'amant se couche sur la braise n'ayant point peur mais aspiré par le désir de connaître son âme. Et dans l'éloge, il sanctifie l'instant qui lui tend ce miroir plus fidèle à son cri.

27

Toute mer remémore l'origine. Les peuples créoles sont nés d'eux-mêmes. Leurs racines sont des bribes, des brins de mer usée comme des dépouilles. Leur racine est un déracinement. Un fagot que le passé lui-même brûle. Un présent d'îles flotte tel un nénuphar, une feuille amarrée au vent. Et quand passent les cyclones l'avenir refait ses bourgeons. La mer veille comme une tigresse allaitant ses petits. Son œil livré au large, à l'empire de l'ailleurs. Les continents ont convergé là, vers ce nombril éclaté qui disperse une mémoire neuve. Mer enceinte du métissage, tu es notre premier drapeau ! Mer ouverte au brassage des peuples, mer hors d'haleine, mer servante et savante et qui nous ceint d'une odeur de maternité, tu retrousses tes manches comme une femme en manoeuvre et ta sueur est bénie !

Mer pulpeuse, frisson de couleurs. Mer sans papiers ! Mer scarifiée ! Qui donc nous guérira de cette blessure de mer ? Qui donc ? Qui donc nous guérira de cette colère ? Qui donc a tenu les ciseaux ? Les poètes viendront-ils au rendez-vous des albatros. Oiseaux qui portent dans leur gorge le sac de la mer. Qui donc viendra au secours du passé ? Nous venons de si loin que nous n'avons pas eu le temps de cicatriser notre soleil...

28

La paix soit avec vous, ancêtres multipliés, venus d'outre les mers. Vos souffles nous bercent d'indécision sur notre lieu de naissance. Est-ce Bretagne ou Guinée ? Est-ce l'Orient ou l'Occident ? Est-ce le monde démêlé. Est-ce tout cela concilié ? Hommes de fouets et de fétiches. Hommes que la mer a secoués et a foulés comme des raisins de toutes couleurs. Hommes que la mer a abîmés d'espairs trop grands pour l'âme du monde. La paix soit avec vous, mais réparez la souillure de l'Idée. Le songe alors mangera le sel de l'utopie et nous irons, esclaves et maîtres, rendre à la terre ce qui appartient à la terre.

Les îles comme des chatons têtent la mer. Elle regarde sa portée avec des yeux de nourrice comblée. Tendresse ! Le propos est de tendresse comme un lait mouille la lune...

Les îles comme des chatons griffent le réel et l'irréel, griffent le coussin d'un nuage et confondent la mer avec un tapis volant.

Les îles comme des chatons têtent la liberté...

Ah ! Respirer l'embouchure ! Tendre la guirlande des crêtes ! Sonner les cloches du sang ! La mer rappe. La mer riffle ! Gifles du vent furieux ! Ô sensitive des paupières cloîtrées d'amour ! Gueuler d'amour comme un clochard au coin de la rue et simplement boulinguer...Le monde n'a pas baissé son pavillon ni jeté l'ancre dans ma forêt de coquillages. Espoir à flux tendu ! C'est bien des îles que je parle ! Lapant la flaque saignante de la mer...Lapant demain au creux d'un visage révolté !

30

Il n'y a rien à secourir.

Au nu de la mer nous nous sommes érigés, égal à notre naissance, à la vérité de nos temps nouveaux, à nos corps criblés de sévices, aux pas des cannes sur la terre.

Nous nous sommes recouverts d'une peau d'homme couleur d'aube dans le matin du monde et nous avons fermé le temps de l'esclavage et nous nous sommes ouverts au temps du métissage.

Il nous fallait naître au futur, à tous les miroirs humains, au cortège de nos îles et aux sentiers coulant des mornes.

La mer rongait nos solitudes, frappait contre les portes étroites, annulait toute vengeance car la clé de l'homme est dans son cœur et non point aux chevilles du malheur...

31

La marée tremble dans nos veines, lave les mains de l'alizé. Elle prend d'assaut toutes les chimères, toutes les fatigues de la peau. Notre sang, comme un gong, retentit sur la mer.

La mer tend son doigt à la bague des îles. La mer scelle un baiser aux lèvres de la pleine lune. Il s'agit d'épousailles les plus grandes et tout crépète d'aimer l'immuable homélie. Il faut bien que cela ressemble au bonheur ! Les hommes boivent et baisent, les femmes baisent et prient. La marée se souvient du déluge et se retire laissant voir les paupières des plages. Ainsi va le cycle de la lune ! Ainsi tourne la spirale du poème.

32

Au mitan, une bouteille à la mer. Nul ne sait d'où elle vient. Nul ne sait où elle va. Elle a soif d'hommes qui savent lire l'ailleurs. La terre promise où le quotidien s'évapore. Une bouteille illisible et qui pourtant parle au temps. Elle dit que le soleil est un bouchon de champagne, que la mer est un encrier, que les îles sont les viviers du rêve et la saison de l'enfer, que la terre est sans escale, que la poésie est morte d'avoir voulu sauver le monde, que la mémoire n'a plus cours dans un monde sans avenir et que l'homme tire à sa fin ; que les forêts ont peur et que même les mers tremblent comme des mains d'une femme qui a perdu la guerre. Cette bouteille faisait semblant d'être bouteille à la mer. Elle nous venait de l'univers. Elle était pleine de pages blanches et de clameurs de fin du monde. Une bouteille comme une lance de l'univers !

33

J'avais en bouche un poème salé, un poème-bible, ses mots remués comme des dominos sous les doigts d'un joueur. La mer est illettrée, elle n'a pas besoin de poète. Ce qu'elle se raconte lui suffit. Elle parle comme ma grand-mère parlait aux arbres et aux nuages. Jamais à l'oreille floue des hommes. Elle parle comme une sista rasta sous l'emprise de la ganja. Elle parle paroles de mer comme une messe ramone l'orgue. Alléluia ! Alléluia !

J'avais en bouche ce poème orphelin...cette moisson de mer...Ce don ! L'iode me saoulait comme un opium et vivre ressemblait à une fonderie. La mer lançait ses couteaux avec des gestes d'anoli faisant la parade. J'aimais son corsage gonflé de fruits bleus. J'aimais l'odeur forte de ses aisselles. J'aimais son regard émaillé et sa voix de griotte. J'aimais les ourlets de sa toile molle.

J'avais en bouche d'énormes lamentations, des jeux de cape rutilante dans l'arène, des scintillements d'armure translucide.

34

Les mots chuchotent à l'oreille des brisants. Les mots lézardent comme des voiliers ravis apprivoisent l'indolence de la baie. Les mots, sur la scène craquelée de la mer, rejouent le drame des Indes anciennes. Qu'est notre poésie sinon la mer tirant ses wagons d'îles, sinon la mer tirant des îles la misère coloniale ou l'amère lumière des libertés meurtries ? Qu'est-ce donc que notre poésie dans le monde ? Sanglots empaillés et tambours du carnaval.

La mer ne recommence pas, c'est l'histoire qui recommence ! Les mêmes étoiles sur les mêmes drapeaux. Le même sang sur les mêmes mains. Les mêmes dieux qui s'entretuent. Les hommes ont toujours crevé les yeux des étoiles, toujours brisé la poésie !

35

Pardon à Saint-John Perse, le solennel. Pardon à Baudelaire et à Rimbaud. Pardon à Gauguin. Notre mer parle une autre langue. Et que nous soyons blancs, noirs ou métis, importe peu à son délire. La Caraïbe est froissée d'îles. Un ballet de tortues ! Douleurs incandescentes ! Et si la mer est euphorique c'est qu'elle a des contes pour se consoler. Un autre monde surgi de la côte du monde. Une côte adamique, celle du premier matin. C'est une femme fière de ses fêlures, rendant grâce à L'Etre et qui fait vœu de luxure.

Mer Caraïbe que j'invoque, toute déchirée par l'histoire, toute recousue par son projet. Mer tannée par l'espoir. Petits pays. Petites fourmis au verbe haut

36

Mer des dialectes du monde, mer créole, voici venu la saison du poème, celle de la yole ronde et celle de la saintoise. J'ai ramassé pour toi une pincée de mots, une brassé d'îles. Pour toi ce chant, ce cantique d'outre-mer. Mon poème ! Mon témoignage !

J'ai voulu voir la mer des pauvres. C'est une autre grandeur ! Ceux qui s'en furent au Panama creuser un autre siècle. Ceux qui ont fondu la lumière des îles. La mer a tant marché que les pauvres sont partout ! Les pauvres ne pleurent pas, les étoiles pleurent pour eux !

J'ai pris la mer dans mes bras parce que je sais qu'elle me console...Qu'elle tremble au bout de mes doigts ! Et qu'elle glisse sur mes épaules comme un navire qui rentre au port. Où que j'aïlle la mer me tend ses mains, heurte mes tempes et refait le monde à mon image...Je l'ai compris, nous ne sommes que le dit de la mer !

37

Et c'est de mer que je vous parle, de son balancement de danseuse, du libre jeu de ses genoux comme des charnières d'îles et de son verbe d'un bleu mouvant. Et c'est de mer qu'il est question à l'heure nomade d'un nouveau monde. Mer prolixie comme le chant de l'aède ou le chant du griot, je ne connais de profondeur que le cœur profond de l'homme, que les entrailles de la femme. Mer valeureuse, de guerre lasse jusqu'au naufrage, de rage lasse jusqu'au désastre, l'histoire n'est point finit de la flotte des îles. Et même si le monde change de boussole, nous serons toujours les marins d'une terre à trouver.

38

Et c'est de toi la mer que nous avons tout appris : la douleur de partir et l'inquiétude d'arriver. Le courage d'endurer et la foi de durer. Maintenant nous vient le besoin de bâtir et d'édifier la cathédrale de nos rêves sur les pierres mal éteintes des volcans. Et maintenant nous vient au portail de la mer ce besoin souverain d'exister et qui fait de nous un bec de poussin frappant la coquille du monde. Et nous frappons et nous frappons sans relâche, nos ailes encore pliées en attente de leur audace et bientôt nous serons parmi l'envol des îles un risque majeur que la mer a lancé. Un cadeau du soleil. Un verset de la mer. L'affirmation fragile de l'élan de la vie. L'incandescent drapeau dans l'euphorie de la mer.

J'ai écouté ton sermon à la tribune des nations. Nul n'a autant parlé de l'origine du monde ni de sa résurrection. Habite la femme, disais-tu, et tu habiteras la liberté. Romps le pain des vagues et tu connaîtras la splendeur des fonds marins. Il y a toujours une île en toi comme une perle qui sculpte son chant mais ce qui doit mûrir c'est le fruit de ton rêve.

Les conquérants viendront toujours et ils seront toujours vaincus car la mer est un peuple dont l'armée ne dort jamais. Je vous ai donné la force des oiseaux déracinés et l'élégance de l'algue à l'heure des marées hautes, mais n'oubliez pas de prendre les nouvelles de l'enfance car l'enfance est le sel du voyage.

40

Je parle de mers brûlantes comme le désir au fond des cases, comme la sueur au fond des champs de cannes. Je parle de mers brûlantes et multicolores. Je n'ai que mes entrailles à donner en guise de credo. Je n'ai que mes oiseaux à planter dans le ciel.

Je parle de mers brûlantes à l'intérieur des cuisses et de l'offrande nocturne.

Je ne retiendrai que ce goût de mers folles au creux des reins, que ce tambour de mers sous le grondement **des falaises**, sous le grain de ta peau, que ces cristaux de sel dans le blanc de tes yeux.

Ô marronne ! Je suis ton cri sous les sables du monde et j'ai beau naviguer sur les traces de la nuit c'est ton corps qui m'accueille avec son feu de corail rouge.

Mers des ossuaires, à la croisée d'un désastre de mouettes. Je suis à la criée des ports, dans l'encoignure d'un pays prêté et je résiste à la dictature de la mémoire. Vois, j'ai brouillé les mots de toutes les origines et j'en ai fait une mappemonde qui tourne dans ma tête comme une ritournelle. Je cherche encore des gestes d'amour car je n'avais pas emporté de provisions pour survivre. Mais il y a ce corps ressuscité, cette femme au ventre bleu qui trinque avec les étoiles, cette femme riche des munitions du soir, cette femme d'élite dont le présage est un pays et ce que je cherche est plus grand que toutes les mers. C'est un triangle des Bermudes, une Atlantide douce, un royaume qui tangue et chavire les hormones des oiseaux de nuit...

42

J'ai rendez-vous avec la cordillère des songes et j'ai grande soif des tisons et je proclame que le jour a une odeur de nègre marron. La mer est un terrain vague où campe le commencement et c'est peut-être ma vraie nation. Celle qui germe de toi comme une île sous-marine ouvre ses pétales. Etreins-moi ! Etreins-moi ! Figuier maudit déroulant les racines de l'archipel à l'heure violente de l'amour. Etreins-moi ! Etreins-moi ! Soleil aux mille bras. Soleil-poulpe ! Mon seul opéra ! Etreins-moi, femme ! J'ai rendez-vous avec la salive de la mer.

43

J'entends la mer qui bat et j'ai beau hurler aucun ancêtre ne vient. Fureurs de la solitude ! Il nous faut être deux pour être seuls. Fureurs de la rosée. J'entends la mer qui jasse. Feu d'artifice ! Il y a longtemps que nous sommes musique. Nous sonnons les cloches de l'exil, une à une, y compris la cloche des assassins et des bourreaux, y compris la cloche de ton nombril ! Soleil ! Soleil ! Soleil ! La cloche des algues ! La cloche de nos amours quand s'ouvrent les barrières ! Ne rangez pas les pinces, il y a encore du bleu à mettre aux lèvres du monde.

44

Et les rivières descendent vers la mer comme des lignes au creux de la main. Elles apportent leurs bagages. Des paniers d'eau douce et des feuilles de mombins, des galettes de boue, un peu de brume, mais pas de souvenirs. Elles sont les banlieues de la mer. Elles vont faire l'amour sur les plages. Il y a l'appel des embruns. La voix des ports appelle. Il faut tant de départs pour faire une arrivée que les rivières chuchotent qu'elles vont se noyer toutes nues.

45

C'étaient rumeurs des bourgs remués de croyances. La mer en tourments de mots, en tourments d'amour, soulevant ses grappes d'écumes bavardes, foulant la vigne du couchant. Venait l'ombre des femmes chargées de puanteur, les dents serrées de honte, à l'heure de la corvée des vases.

Et toute femme ajustait son masque d'étrangère au front de la nuit froide, au rebord de la mer, ajustait sur sa tête le drame intime de vivre.

C'étaient rumeurs des bourgs que convoaient les lampes de la mer et les lueurs des fables aux gencives des hommes. Et des contes naissaient le monde des mondes. Celui qui récompense d'être né dans le dénuement et d'avoir figure d'homme à l'image des dieux. Et la mer soufflait le texte aux hommes lâchés là qui modelaient le souffle du monde avec la pierre de leurs rires et le sable de leurs mots... Qu'une parole jaillisse qui nous élève jusqu'à l'homme ! Qu'elle soit un sceptre de roi posé sur le coussin des îles ! Qu'elle nous rassemble et nous ressemble comme une faveur de la mer au seuil des légendes ! Paroles de grandes couvées, de grandes cuvées, au fond des distilleries, nommant la mer et son lot de langues dispersées.

46

Mer qui gronde comme un fauve affamé de lumière et qui sème nos îles comme une monnaie de coquillages, nous te voyons en majesté et te craignons comme un maître des cannes sous son casque cruel.

Demeure haute, inaccessible à nos pieds nus, nous te faisons grande révérence, inclinant bas le chapeau des vents. Nous sommes de la plaie d'où coule le rhum, nous sommes de la mélasse amère et notre baptême est dans la mer comme une onction d'huile sainte.

Mer nuptiale, nous contemplons vos noces en badauds d'un conte de fée, loin de la traîne de la mariée, derrière les persiennes de nos peurs, tout près de l'orchestre des astres. C'est conte encore à raconter aux aveugles et à la pluie douce de l'hivernage.

Et nous raconterons aux sillons de pluie douce, à nos enfants, ces noces de mer où nous fûmes conviés à danser sur les eaux.

Nous descendrons par les sentiers du rire, la plainte heureuse de la mer aux pâques vertes de l'abolition. Nous descendrons des mornes avec nos noms cachés et nos masques d'esclaves, plus libre que les amants en marche vers leur désir. Qu'il y ait toujours disait l'oiseau à ses plumes, cette liberté de s'envoler... Cette branche qui dit le temps de l'homme...

47

Et la mer fut lascive jusqu'aux chambres.

48

Toi l'homme libre, enfin je t'accueille en toute liberté. Et jamais ta sueur ne fut plus fraîche dans ma poterie et jamais je n'ai connu cette soif de mer avide, ce naufrage dans l'extase. On dirait un supplice ... Ma vague s'enfle de toute cette liberté et j'ai des larmes d'eau bleue...

Je suis une forêt de sel que seule la lune connaît. Je suis un pagne de mer, quand la mer dort après avoir aimé et je suis prête maintenant à dessiner mes courbes.

J'ai porté tant de charges que je puis porter ta chaleur d'homme nouveau-né et je suis sous toi comme une jarre sous les eaux, comme la mer sous le navire, immense d'amour et fragile à mourir...

O mon amour ! Sois, non point le maître mais le gouvernail du plaisir. L'homme qui sait manier la houle et tendre les voiles dans les gémissements.

Nulle inquiétude ne m'habite car j'avais rêvé de ce jour de haute pression, de haute navigation, et ma chair cherche la source de la mémoire d'aimer. La mer bouge mes bras, défait mes fers, frappe ma forge d'un tintement de bulles. Et j'ouvre la rose licencieuse où joue la flûte d'outre-mer. Et je me donne comme une mer plus éloquente d'aimer. Comme une mer dévêtue que le vent mâle brise à toutes jambes. Comme une mer froncée de cris quand brille la langue du ciel. Et qu'aucune barque ne vienne me donner de leçons ! Je suis la barque de l'Amazone et je reçois un dieu serpent.

Ton corps, ma compagne de souffrance, est un mythe que j'avais enterré. Aujourd'hui c'est son jour de naître au monde dans les hauteurs du monde, dans les grands fonds du monde. Qu'il s'ouvre comme la mer des Hébreux, qu'il écrive sa Bible à l'ombre même du fouet. Qu'il allaite la mer de la foudre de mon corps ! Ton corps porte témoignage au verset de la mer, au lustre de la mer. C'est notre pavillon d'or coiffé de nos seules fièvres. Plaise à la mer cette architecture d'aigles planant au mitan du monde. Plaise à la mer cette migration divine !

Je suis aux larmes. Le passé est passé et je célèbre en moi la mer nouvelle. La mer teinte aux poudres du métissage. La mer qui déroule aux quatre coins du monde le désir de l'Autre et l'Ailleurs en nous. Mer haut levée telle une amante comblée et qui chante la joie d'être femme. La joie d'accueillir et la joie de meurtrir. Que nul ne pense à avilir celle qui soutient le poteau du monde ! Celle qui se courbe comme le pont du monde ! Que frappe encore sur la mer dilatée la splendeur du cri d'amour.

50

Ils disent que la mer dévore sa langue et brûle l'acier de son regard. Ils disent qu'elle se cabre devant l'étable et lasse la patience de la terre quand elle s'invite dans nos cauchemars. Ils disent que la mer s'effrite en copeaux d'argent, en tessons lumineux, afin de mieux hypnotiser les îles. Ils disent que la mer est une sorcière fanatique...Faisons l'amour dit-elle sans jamais s'essouffler. Nous sommes les invités de la vie. Nous sommes les pierres harmonieuses de la mort. Faisons l'amour ! Juste chimie de nos corps ! Chaux vive des vivants !

51

Une grande transformation guette le monde. Une grande stimulation de mer magnétique. L'empire à bout de souffle vénère ses poussières. Tout est substance ! Tout est jouissance ! Et les îles s'ennoblissent d'une autre paix et brandissent tout haut le cliquetis de leurs bracelets.

Mer languissante en ses travaux dont les os craquent comme un lit de paille sous la fête d'amour. Les preuves sont là qui nous unissent. Ce qu'elles raniment n'a pas de nom. Ceux qu'elles rassurent n'ont pas de nombre. L'avenir silencieusement nous éblouit. Je l'ai nomme la guérilla de l'espérance.

52

Mer lente et qui nous met en joue. Soyons toujours prêts pour le naufrage. Cultivons l'enthousiasme du dénouement. N'ayons pas peur des poignards de la mer ! Ils ont toujours dansé dans nos mains. Ils ont toujours sondé nos sources. Nous ne sommes nés d'aucun pays puisque la mer nous a mis au monde depuis plus longtemps que nous. Le pays n'est qu'une mèche qu'allume notre cœur. Toute mer est naissance où la terre s'invite et pleure de n'être que la terre des humains.

53

Etoile, mangeuse de sel, il n'est mer qui ne t'appelle ! Prête l'oreille à ses sillons ! Tu entendras la Caraïbe ! Tu entendras pleurer la Caraïbe dans un mouchoir de mer. Une nostalgie l'habite quand elle tourne la tête. Qui l'a donc pétrifiée en statue de sel ? Même les volcans se jettent par-dessus bord dans un grand sauve-qui-peut où flambe le noyau des îles...Etoile, mangeuse de sel, nous ne nous sommes jamais trompés de mer ! Etoile volage qui rebondit dans la lumière comme les miettes d'un baiser...

54

Sortir de soi ! Sortir de l'île ! Tendre vers l'ailleurs une main d'île, une voix d'île, nager peut-être dans la mer du monde, dans le corps du monde tel un ver solitaire qui se déplie. Destin de l'insulaire aspiré par les courants. Il veut piétiner la mer qui le piétine. Sortir du cocon bleu. Il ne sait pas encore que la vie ne va nulle part ! Changer de lieu...S'embarquer...S'envoler...La vie sera toujours Le voyage ! Toutes les îles ont soif d'ailes ! Le grand large est si près de notre cœur. Le visage parfois à ce contour du monde. L'amour sera toujours Le voyage ! Renaître disons-nous. Chercher une autre vie ! Mais la vie est notre sangsue, notre carapace, notre patrie...La mer n'est qu'une doublure...Un vaste projet que nous tentons d'appriivoiser. Une tache bleue au front de la terre et qui fait le guet devant nos rêves entrouverts.

55

L'homme a toujours serré la mer contre son cœur tout comme l'île en donne l'exemple. L'insulaire feint de s'en détacher car il sait qu'il n'est qu'un prolongement de sa parole. L'accomplissement de son poème. L'atelier de sa joie comme un amour mâché et remâché ne garde que la fable des souvenirs. Il sait surtout que le corps est trop petit, que la terre est trop petite, que le cœur même est trop petit face à la rumeur de la mort. Seule la mer est crédible parce qu'elle n'a jamais prétendu à rien d'autre qu'à ses larmes. Elle seule connaît sa profondeur et la genèse de ses pensées

56

J'invoque la mer à la rescousse de nos mots. C'est une histoire de poésie, de fluide, de chant général.

L'aiguille se débat dans l'ourlet. La vague repeint son île. Le poète n'est qu'un souffleur de verre. Un tisserand hanté par la toile de la mer.

C'est une histoire de doigts coupés dans la main du monde et que la mer recoud à coups de vagues inachevées. Histoire des îles. Histoire des hommes. Froissements de mots. Froissements d'amour ! Le sable coule comme la souffrance et la mer peint sa fresque. Nous ne sommes que des îles, des bans de daurade débridés, des troupes de mustangs, des boulets d'avenir car toute mer est une enfance qui va au bleu du monde...

Caraïbe ! Caraïbe !

Tu n'es pas le port des rêves, la captive des continents, tu es la semence de la mer.

Et nous de toutes contrées, nous de tous cyclones qui font mains basses sur nos maigres butins, nous naviguons sur nos îles, soleil entre les dents, corsaires arraisonnant le solo de la mer...

Notre seule adresse ! Notre immense adresse sur cette terre. Notre vrai sang !

La mer dont nous nous réclamons est inspirée par la plus longue marche du ciel. Elle prend forme dans nos mots, dans le long cours de nos fureurs, dans la justice des lendemains. Bleu qui consent à peindre les ongles de nos îles, bleu des vitraux et des lagons, bleu des montagnes et des fumées, bleu vagabond, bleu du désir, délivre-moi des fixités du monde...de la coquille du monde et donne-moi le vibrato bleu du joueur de mer.

La mer dont nous nous réclamons n'est qu'un peu de ciel dans la soif d'une main qui tremble de vivre.

Vienne l'éveil !

Vienne la révélation !

La mer dont nous nous réclamons écrit patiemment l'histoire, ce grand songe pressé...

La mer dont nous nous réclamons attend patiemment la signature de la beauté...

Mer cambrée, toute de nerfs, j'écoute ta voix de ventriloque et de verrière chauffée à blanc.

J'écoute la voix de ton clavier.

Ta voix équatoriale.

Mer promise à la saison nouvelle, aux jeux espiègles des marées, au cœur de l'homme sur le pont. Vers quelle enfance veux-tu fuir ?

Pupille du bleu, que soit chanté ton répertoire par la confrérie des îles !

Mer en résidence et sans avarie, j'irai au bout de ta convoitise comme un amant inconsolé.

Ce sera l'heure du repentir et de la reconversion des mots. Ce sera l'heure du manuscrit trouvé dans les poches du silence...

Ernest Pépin

Faugas le 17 janvier 2011